

## Poème n°103 : Enfance assassinée

Quelle envie, subite et indomptable,  
Aux délétères pouvoirs cathartiques,  
Me pousse à aller, amer et pitoyable,  
Sur ces lieux, honnis et dramatiques,  
Où, sous la vile emprise d'un homme,  
Ô combien lâche et dévoyé en somme,  
Tu péris dans le coin reculé d'une forêt  
Où tu t'étais réjouie de faire un arrêt ?

*Car depuis trop de mois, Toi, ma fille tant aimée, tu n'es plus  
Bien que nous te sentions toujours égayer la maison, riieuse et résolue !*

Chaque matin, dès les premiers rayons  
Laiteux de l'aube, je joue les trublions !  
Seul malgré la fraîcheur sous les arbres  
J'erre où ta vie fut fixée dans le marbre,  
Voulant croire qu'à force d'obstination,  
Émue, tu écouterais mes supplications.  
Et je pose mes pas où tu posas les tiens,  
Heureuse, mais tu ne me réponds rien...

Chaque midi, lorsque les rais puissants  
Du soleil au zénith soûlent d'ordinaire,  
Seul, à l'ombre de bouleaux bruissants,  
J'erre où tu croisas un être sanguinaire,  
Voulant croire qu'à force d'obstination,  
À t'ouvrir les bras, envahie d'émotions,  
Tu me tendrais ta main pâle malhabile.  
Hélas, tu la laisses toujours immobile...

Chaque soir, quand le reflet agonisant  
Et dernier du couchant va, te causant,  
Seul, tout près des chênes centenaires,  
J'erre où la brute t'abusa sans s'en faire,  
Voulant espérer qu'à force d'obstination,  
À quadriller le bois, prise de compassion,  
Tu me rejoindrais pour me sauter au cou.  
Ton absence pèse et je plie sous son joug.

*Car depuis trop de mois, Toi, ma fille tant aimée, tu n'es plus  
Bien que nous te sentions toujours égayer la maison, riieuse et résolue !*

Et quand la nuit tombée, je retourne  
Chez nous où aimant nous vécûmes,  
D'être privé de toi, la tête me tourne.  
T'avoir cherchée en vain, l'amertume  
Me gagne. Je vais vite dans ton antre  
Où toutes tes affaires sont là au centre  
De ce qui demeure des souvenirs doux  
Et je te pleure, brisé, tellement à bout.

Dans ce sanctuaire où, seul, je pénètre,  
Les objets recèlent une part de ton être.  
Il m'apparaît au travers de leurs formes  
Et, à te voir en eux, tu me transformes.  
Je me livre à ton étrange bienveillance,  
Extraordinaire, si troublante présence,  
Jusqu'à ce que mes espoirs, vaincus par  
Le sommeil, se meurent quelque part...

*Car depuis trop de mois, Toi, ma fille tant aimée, tu n'es plus  
Bien que nous te sentions toujours égayer la maison, rieuse et résolue !*

Vient ensuite le temps des cauchemars,  
À revoir défilier les horreurs de la scène  
Où le gars abject te viole puis se marre,  
Hilare de te plier au désir qui le mène !  
Comment ce monstre, ivre de ton sang  
Virginal, le long de tes cuisses coulant,  
Enfiévré par tes yeux hagards terrifiés,  
Put-il croire qu'ils désiraient le défier ?

Comment put-il, dans sa rage démente,  
Ne pouvant tolérer, dans la tourmente,  
Tes regards apeurés, frapper ton visage  
Jusqu'à ce que tu fermas, vil engrenage,  
Tes paupières ? Comment put-il, en bête  
Diabolique, étaler sur tes chairs défaites  
Le flux de tes entrailles, striant tes joues  
De rouge, avant de t'achever d'un coup ?

Comment put-il, jouissant de son méfait,  
Dans la toute-puissance des tortionnaires  
Grisés par le plaisir de soumettre en effet,  
Aller jusqu'à couvrir ton corps nu de terre,  
Effrayé soudainement par son ignominie,  
Avant de fuir désirs assouvis mais bannis,  
T'imaginant dans son esprit digne d'oubli,  
Toi dont le manque me rend tout affaibli ?

Quoiqu'il soit enfermé à purger sa peine,  
Il me faut admettre, aveuglé par la haine,  
Qu'il n'y a pas de jour où je rêve de le tuer  
Sur la place publique au milieu des huées.  
Cependant, je le sais, un tel geste impulsif  
Ne servirait à rien... Ton visage, expressif,  
Appartient pour toujours à un temps révolu  
Durant très longtemps ma planche de salut.

\* \* \* \* \*

*Il y a tant d'années maintenant que, Toi, ma fille tant aimée, tu n'es plus  
Que je ne te ressens plus égayant la maison, de ta présence riieuse et résolue !*

Dans la débile grisaille de ma vie quotidienne  
Où ma raison se perd, mon cœur s'est racorni.  
Plus rien ne m'intéresse... Errance kafkaïenne,  
Aucun but ne m'anime et, pris dans un tournis,  
Je ne vois plus de lumière éclairer mon chemin.  
Tel un ange déchu vite enclin à redouter demain,  
Découragé, j'ai cessé de me rendre où tu mourus  
Sûr que je ne te reverrai plus, ô ma fille disparue.

Quant à me reconnaître à l'heure radieuse  
Des retrouvailles, le pourras-tu ? Marquée,  
Mon âme se sera perdue, trop malheureuse  
D'avoir dû se démettre, égarée à débarquer  
En ce lieu où tu rendis ton dernier souffle...  
Restera, touchant témoignage, cette moufle  
De laine que tu suçotais avant de t'endormir  
À mettre dans mon cercueil le jour de partir.

Là-haut, à nouveau réunis, je te lirai un conte.  
Chaque soir, tu voulais tant que je t'en raconte,  
Assis à côté du lit, toi, au chaud sous les draps,  
Bercée par la voix d'un père à l'époque quadra !  
Et... nous croirons soudain que rien n'a changé,  
Toujours là, en famille, ta chambre bien rangée,  
À vivre, et partager, des heures et des bonheurs,  
Dans un tendre foyer où t'aimer fut un honneur.

*Et sache qu'au terme de ces souffrances, mes forces laminées, moi aussi ne suis plus  
Bien que je continue, ta mère décédée, à hanter ta maison, ce cocon où longtemps tu te plus !*

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)

Commencé le vendredi 26 juin 2015

Terminé le lundi 29 juin 2015

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier le texte ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tout droit réservé.